

## Au fond de moi-même

Trois tunnels se dressent devant moi.

Trois trous noirs s'enfonçant dans les profondeurs.

Dans *mes* profondeurs.

Je suis déjà venue ici plusieurs centaines de fois, et maintenant, je n'ai plus peur. Je n'ai plus peur de ce que je découvrirai dans chaque tunnel. Derrière cette obscurité pesante. Mais une décision reste à prendre : dans lequel dois-je entrer en premier ? Il n'existe aucun ordre et je le sais. Cependant, j'hésite encore. Et c'est justement parce qu'il n'y a pas d'ordre que je ne sais pas par où commencer. J'inspire, expire, et, laissant place au hasard, entame une comptine qui décidera à ma place, en déplaçant mon doigt d'un tunnel à chaque syllabe :

« Dis-moi, dis-moi, qui vais-je choisir ? Dis-moi, dis-moi, sont-ils cinq, dix ou trois ? Dis-moi, dis-moi, ce sera peut-être toi. Non, tu me dis que c'est celui-là. »

Mon doigt s'arrête sur la porte de droite qui semble aspirer la lumière dans sa noirceur. Mais peu importe, je ne tremblerai pas. Je n'ai plus peur. Plus peur de me découvrir moi.

Je m'avance et à deux pas de l'entrée, m'arrête, ferme les yeux, prends le temps de savourer ce dernier instant d'inconscient. Avant... avant d'enfin voir, d'enfin découvrir, qui je suis au plus profond, au plus profond de moi-même. Lorsque mes paupières se rouvrent, je contemple les ombres plongeantes vers le fond, tourbillonnant vers une partie de moi, un fragment, un morceau. Puis, sans me laisser le temps de regretter ou de regarder en arrière, je m'avance.

Le noir est froid autour de moi. Un vent court sur ma peau. Je sais maintenant que si je me retourne, l'entrée aura disparu. Et chaque pas que je fais est plus assuré que le précédent. Je marche, sans prendre en compte ce qui peut se trouver autour de moi – il fait trop sombre pour que je puisse distinguer quoi que se soit. Je ne sais pas exactement à quel moment cette lumière au loin est apparue, mais je ne la quitte plus des yeux. Ses rayons orangés m'appellent, alors je viens à eux. Je n'hésite plus. C'est à peine si je cours pour les rejoindre. Et puis brusquement, la texture terreuse du sol disparaît sous mes pieds, laissant place à un parquet parfaitement lisse.

Je cligne des yeux le temps de retrouver ma vision puis détaille la pièce carrée qui m'entoure. Plutôt petite, avec trois de ses murs peints en vert et le quatrième en blanc, un bureau en bois, mon ordinateur ouvert posé dessus. Je m'approche et regarde ce que l'écran affiche. C'est un des livres que j'ai écrit. Un doux sentiment de nostalgie m'envahit et je ne lutte pas contre lui. Et cette fierté ! Cette satisfaction ressentie à l'écriture du dernier mot...

C'est Camélia, je le sens, au plus profond de mon être, par l'énergie et le calme que dégage cette chambre.

Je me recule, puis fais un tour sur moi même. Entre mon bureau et le mur du fond est installé un lit fait et propre, *mon* lit, ce lit dans lequel je me sens si bien, à vrai dire, je me sens si bien simplement ici. Elle a repris le contrôle et je le sens, je le sais, jamais sinon je ne me sentirais aussi bien dans cette espace qui est le sien autant qu'il est le mien, car elle *est* moi.

Au dessus du lit sont fixées des étagères pleines à craquer de livres, et sur le mur latéral de gauche aussi. Et il y a cette fenêtre et ce miroir. Je m'approche de cette première et regarde, à travers la vitre, la forêt au dehors. J'entends le champ des oiseaux et cette énergie que m'envoie la nature... je m'en délecte en fermant un instant les yeux. Ici, je suis dans un autre monde. *Mon* monde. Puis me tourne vers le miroir.

Je contemple mon reflet. Une chemise, un jean large et des cheveux attachés en un chignon. Je ne me qualifierai pas de belle, simplement, je n'ai pas de complexe, je suis juste... moi. Et c'est très bien comme ça.

Je me retourne vers une porte que je n'ai pas franchie en arrivant ici, et pourtant, aucun doute ne me ralentit. J'abaisse la poignée, fais un pas, et atterris brusquement dans une nouvelle chambre, cette fois-ci plus grande, ou peut-être est-ce simplement l'aménagement qui me donne cette impression. Ici, les trois murs sont peints en orange pastel. Une musique entraînante et rythmée s'enroule entre les meubles jusqu'à moi. Il n'y a pas de bureau mais un tapis, des altères,

des élastiques et dans un coin, des pointes de danse classique. Le lit dans l'autre coin est défait, froissé, et pourtant, je n'hésiterais pas à me jeter dedans. Le dernier meuble est une étagère avec tantôt des tiroirs, tantôt des décorations, tantôt quelques livres, des romances évidemment. J'esquisse un sourire puis jette un coup d'œil vers la fenêtre. Dehors, la nuit est tombée. Les lumières des immeubles voisins et de la ville ressemblent à des étoiles. Je contemple cet environnement dans lequel je me sens bien avec moi-même. Avec Amélia. Je jette une œillade vers le miroir et m'en approche. Je souris à nouveau en apercevant mon reflet. Je porte un legging qui fait ressortir mes hanches et une brassière de sport. Ici, je me trouve belle. Ici, j'ai confiance en moi.

La vie, la joie que procurent cette chambre en moi me donnent envie de danser. Alors, c'est en dansant que je franchis l'encadrement de la porte.

Tout me retombe d'un seul coup et mon sourire s'efface brusquement. La chambre aux murs bleus est en désordre. Des quantités de papiers s'amassent sur le bureau. Des problèmes de maths à ce que j'aperçois depuis là où je suis. Ici, tout est oppressant. Tout est stressant. Tout est triste. Des papiers sont scotchés aux murs, des discussions visiblement, par message. Je regarde la feuille la plus proche de moi. Ces mots que j'ai moi-même déjà écrits et lus déclenchent une vague de tristesse, de remords. De regrets. Les larmes me montent aux yeux et je ne parviens pas à les retenir. Elles tombent sur le papier qui m'échappe des mains. Je sanglote un moment jusqu'à parvenir à me ressaisir. Je sèche mes larmes et m'approche du bureau où je prends la première feuille du paquet. C'est un dessin. Un dessin qui reflète tout ce qui se passe en elle. En Hélène. Tout ce qui s'accumule.

Je le repose, incapable de le regarder plus longtemps. Un cœur sanglant transpercé par un poignard. Mais en me retournant, je croise mon propre regard. Je détourne d'abord les yeux puis me contemple. Mes cheveux sont lâchés et rabattus de part et d'autre de mon cou, mon visage encadré par la capuche de mon sweat. Les creux de mes hanches sont visibles avec le short moulant que je porte et mes jambes non-rasées aussi.

Je m'éloigne précipitamment du miroir et m'arrête devant la fenêtre. La pluie tombe dehors.

J'ai besoin d'air. De respirer. D'alléger le poids qui plane sur mon cœur. La douleur.

Je cours jusqu'à la porte et la franchis.

Je respire, inspire, expire, puis contemple l'escalier que j'ai descendu pour arriver ici.

Je me retourne. Les trois tunnels ne sont plus sombres. Ils sont accueillants, lumineux, me saluent au loin. Ils ne me font plus peur.

Car aujourd'hui, j'ai compris qui je suis.